

Marathon d'écriture intercollégial 16^e édition

Number 112, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(2007). Marathon d'écriture intercollégial 16^e édition. *Moebius*, (112), 135–140.

MARATHON
d'écriture

INTERCOLLÉGIAL 16^e ÉDITION

Mot de la présidente d'honneur

« Il aurait mieux valu que... » Telle a été la consigne de cette année : une proposition-détonateur visant à pousser les étudiants vers le passé, et plus particulièrement vers ce qui a échoué. On écrit toujours à partir du passé, à partir des impressions et des souvenirs qui persistent dans le présent, en attente de surgir dans l'écriture où ils s'entremêlent pour créer une fiction.

Les choses réussies sont importantes mais elles n'inspirent pas la réflexion, justement parce qu'elles sont réussies, et qu'elles ne demandent aucune compensation. Le bonheur est quelque chose qui se contemple au-delà de toute analyse.

Si on ne cherche pas à expliquer le bonheur, on cherche toujours à expliquer l'échec, peut-être pour éviter de le rencontrer à nouveau. Cette explication peut se révéler féconde : elle peut lancer la pensée vers la manière dont les choses auraient dû se passer, elle peut se déployer en une réparation, elle peut changer l'échec en compréhension.

« Il aurait mieux valu que... » Cette proposition ouvre deux portes opposées : elle permet de raconter l'histoire d'un malheur et de créer le scénario idéal, de faire contraster l'échec avec le meilleur des mondes. « Il aurait mieux valu que... » permet de parler du pire, et du mieux.

Quand j'ai présenté le thème de l'édition 2006 du marathon intercollégial d'écriture, je n'avais aucune attente quant aux résultats. En lisant les deux textes gagnants, et une demi-douzaine d'autres textes sélectionnés pour leur niveau d'achèvement, j'ai pu me rendre compte

avec satisfaction du souci que ces étudiants avaient eu de la langue française, et dans certains cas de l'inventivité dont ils avaient fait preuve. Je leur souhaite de persister dans cette voie et, pourquoi pas, de devenir des artisans de la langue pour en montrer les couleurs et les textures, pour en faire entendre toute la résonance.

Nelly Arcan

PREMIER PRIX

Marie-Pier Bouchard-Dallaire, cégep d'Alma

(Sans titre)

Il aurait mieux valu pour moi de fermer la porte de sa chambre, fermer le tiroir de sa commode. Clore la boîte, le livre, les yeux. Tout fermer pour ne pas briser ses mots, tuer ses écrits.

J'ai compris cela bien après avoir lu pour la première fois ses poèmes. Je savais que je ne devais pas le faire. Pourtant, j'aimais ces mots dociles, valsant avec rythme andante. Ils étaient si tendres que j'encais de larmes la page froissée, lue et relue. Bien sûr, j'en avais, des poèmes. Anonymes et froids. Tous destinés à de mystiques femmes déjà mortes ou parlant de gloire, de spleen, de vin. Mais ceux-là, ils étaient vrais. Ils sentaient la passion, le musc et le soleil. Des roses des sables. Ils n'étaient pas pour moi, même si j'aurais aimé.

Plus je lisais, plus ma main s'ébrouait. Une page, une autre. Leur bruit épousait mon pouls dans ses sforzandos. Le galop frénétique de mes pupilles m'épuisait. Je ne pouvais, je ne voulais m'arrêter.

Furtive, l'encre fuyait les fibres du papier pour imprimer mon cœur pianissimo. Mon regard s'imprégnait à peine du sens divin des vers que ceux-ci glissaient, liquides, jusqu'au bas de la page. Mes doigts humaient les sillons de la plume désormais vides. Je compris. Au pied de la feuille s'était agglomérée une masse dense et noire qui coulait avec douleur sur le sol. Goutte à goutte. J'élevai la source au-dessus de ma tête et m'abreuva de ce fiel poétique, la quintessence qui maudit l'écrivain et me maudit aussi.

DEUXIÈME PRIX

Sylvie Plessis-Bélaïr, cégep de Rimouski

(Sans titre)

« Il aurait mieux valu que tout cesse dès le commencement. » Ce furent ses dernières pensées.

Quelques instants plus tôt, il se trouvait dans un autocar bondé et avait les yeux fixés sur les immeubles qui défilaient. Certains étaient complètement écroulés ; d'autres semblaient ne tenir debout qu'en attente des prochains bombardements. Mais il se disait bien que, dans un moment, il pourrait faire changer les choses. C'est pourquoi il devait se rendre à l'ambassade, dans le cadre d'une conférence des Nations unies. Il pourrait enfin s'exprimer sur cette guerre qui semblait ne jamais finir. Cette guerre commencée il y a des lustres et dont les gens ne connaissent pas le motif. Ce fut le commencement de la fin : guerre civile, guerre religieuse, guerre à laquelle ont pris part les pays riches dans le but de s'enrichir et qui sème l'indifférence dans le monde entier.

Il descendit à la station prévue et vit monter un homme portant une casquette et un sac à dos. Dans la capitale, tout le monde avait maintenant l'air suspect. La peur de frôler un kamikaze ou d'être abattu pour avoir été faussement identifié rongait les gens par l'intérieur. Étrangement, on s'appliquait à rester indifférent, malgré le fait que leur pays implosait littéralement. C'est cette désillusion qu'il lisait en ce moment dans les yeux de ceux qu'il croisait, de tous ces gens laissés à eux-mêmes, qui ne connaissaient que la guerre depuis trop longtemps. Ce conflit n'était que la loi de la jungle et le principe d'action-réaction. Pour protester, ils étaient contraints à poser des gestes désespérés en maudissant celui qui a jeté la première pierre.

Et il ne faisait pas exception. Cette seule manière de protester, il l'utilisait maintenant volontiers. Il marchait tranquillement vers le poste de contrôle et ne pouvait désormais plus reculer. « Il aurait mieux valu que tout cesse dès le commencement », se dit-il. Il appuya sur le détonateur.